Document généré le 19 avr. 2024 12:05

Québec français

L'atelier sur « Le joual, le québécois et le français » ou la confrontation d'idées diamétralement opposées

Jean-Pierre Hick

Numéro 13, janvier 1974

Le cahier du Congrès

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56921ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hick, J.-P. (1974). L'atelier sur « Le joual, le québécois et le français » ou la confrontation d'idées diamétralement opposées. *Québec français*, (13), 7–8.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1974

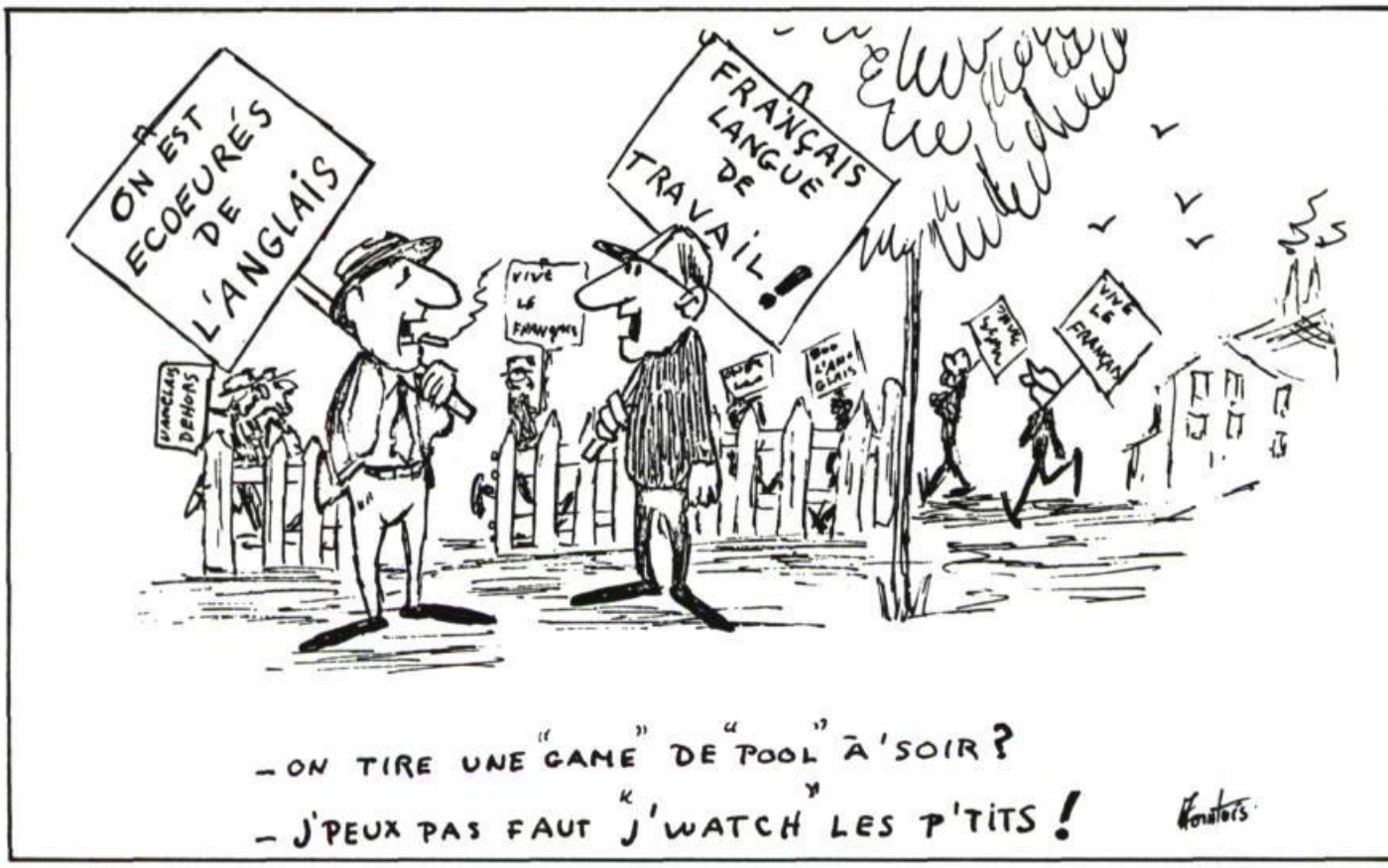
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



L'atelier sur «Le joual, le québécois et le français» ou la confrontation d'idées diamétralement opposées

Cet atelier qui réunit une cinquantaine de personnes participantes fut très animé — c'est le moins qu'on puisse dire — eu égard aux nombreuses interventions qui fusaient de toutes parts, les unes conciliantes, les autres plus ou moins acerbes par moments.

Nous avions invité monsieur Jean-Marcel Paquette, professeur de littérature, écrivain, auteur de plusieurs ouvrages critiques et père du livre récent *Le joual de Troie*.

Animer un tel atelier était une gageure car, comme le soulignait notre invité, le titre même de l'atelier reposait sur une équivoque et partait d'un faux problème, personne n'ayant jamais à ce jour défini exactement ce qu'est «le joual». Où commence le joual, où finit le français? Le joual est-il du français, le français contient-il du joual? Questions épineuses, subtiles, questions-pièges devant rester sans réponses, les avis étant beaucoup trop partagés sur le sujet. Après un court exposé sur l'origine du mot «joual», sur l'association que l'on a fait depuis des générations et dans différentes langues du langage avec le «parler cheval» ou «parler comme un cheval», monsieur Jean-Marcel Paquette souligna toute la complexité de ce pro-

blème qui n'est ni propre ni unique aux Québécois.

La discussion devrait alors s'engager en des affrontements violents, d'une part, en faveur du joual, *langue d'identité québécoise pour* plusieurs, d'autre part contre ce même joual, langue bâtarde pour d'autres.

Certains, angoissés devant cet écartèlement de la langue, remirent en question le rôle du professeur de français face à l'emprise du joual et sa glorification nationaliste; d'autres préféraient voir et entendre l'élève parler une langue, considérée comme patrimoine national et véritable langue usuelle, sans s'alarmer outre mesure.

La conciliation vint pourtant de la part d'un professeur d'université ou de CEGEP — je ne sais plus — qui souligna l'importance et la richesse qu'il y a de posséder plusieurs niveaux de langue, ce qui permet au locuteur de passer aisément du langage «initié» de l'universitaire au langage quotidien du garagiste, du pompiste, de l'homme de la rue, sans être désemparé, l'âme *crucifiée*, et sans subir de grave crise d'identité.

En résumé, de cet atelier bouillonnant de vie, un point ressortit clairement: l'impossibilité totale de trancher actuellement un sujet aussi controversé, noyé dans la confusion quant à sa nature, sa définition et sa portée, au centre d'un débat passionnel qui mettra encore du temps à décanter. Il m'apparaît clairement que, dans ces circonstances, une prise de position officielle de l'A.Q.P.F. en faveur de l'une ou l'autre thèse équivaudrait pour elle à se saborder car, dans les deux cas, elle y perdrait ses plumes... et ses effectifs. Il ne nous appartient d'ailleurs pas de résoudre un problème aussi vaste et aux facettes multiples et changeantes.

La question revient d'ailleurs en pleine actualité au moment où la pièce de Michel Tremblay *Les belles-sœurs* obtient un énorme succès à Paris, la pièce et ses interprètes étant louangés sans réserves par la presse parisienne.

On dira ce qu'on voudra, mais il ne s'agit pas pour nous de jouer aux Don Quichotte linguistiques. C'est au sein de notre association que les opinions de nos membres peuvent s'exprimer librement sur le sujet, pour une compréhension plus saine et plus sereine des différents points de vue. Tout le monde y gagnera, notre langue — qu'elle s'appelle joual, québécois ou français — aussi. ■

Jean-Pierre Hick, animateur.

Les rythmes d'apprentissage à l'élémentaire et les «voies» au secondaire.

Animateur de l'atelier traitant des rythmes d'apprentissage à l'élémentaire et des «voies» au secondaire, j'entrevoyais avec une certaine appréhension l'affrontement possible des deux éléments en présence, mais tel ne fut pas le cas. La *composition de l'atelier* a sans doute favorisé l'échange parce que l'équilibre des tendances était respecté. Environ 15 personnes de l'élémentaire, autant du secondaire et les personnes ressources appuyées par quelques universitaires formaient ce dit atelier. C'était la première fois qu'il m'était donné de voir deux groupes discuter à fond d'un problème sans même une pointe d'animosité faisant en sorte que le climat serein qui prévalait a permis de traiter agréablement le sujet proposé.

À la suite des exposés de madame Fernande Mérat et de madame Hélène Ouellet-Veillette de l'élémentaire, et de *monsieur* Alain Brassard du secondaire, une période de questions a fait surgir une foule d'interrogations, de réponses et d'échanges susceptibles d'éclairer l'un et l'autre partis. L'on passa en revue l'organisation des classes, la tendance à l'enseignement individualisé, les contenus et les contenants des programmes pour ensuite s'attarder au problème de la continuité entre l'élémentaire et le secondaire. L'on a aussi senti le besoin d'uniformiser les progammes et les moyens permettant de les mettre en œuvre. Enfin tous se sont mis d'accord pour affirmer la nécessité de coordonner l'élémentaire et le secondaire quant à leurs objectifs visés respectivement et quant au genre d'évaluation proposé, les deux points étant indissociables lorsqu'il s'agit de poursuivre un enseignement cohérent. ■

Paul Vigeant